

R
GUSTAVE 'BARDY'

2

L'ÉGLISE et les derniers ROMAINS



Éditions ROBERT LAFFONT

5734



L'ÉGLISE
ET LES DERNIERS
ROMAINS

~~5784~~

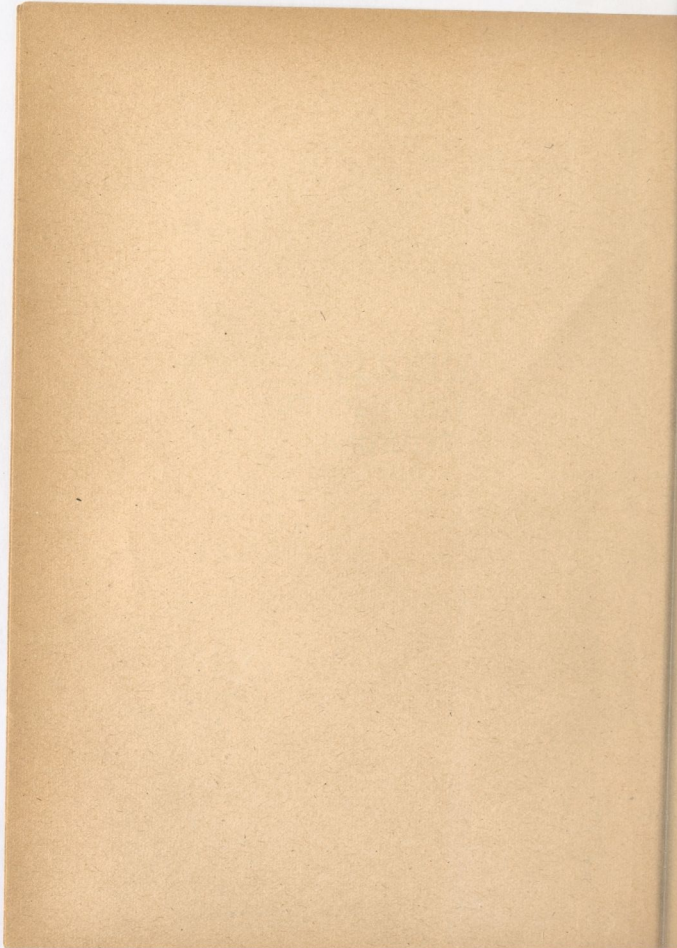
16° 7.

2943

(6)

DL 0053

4-1-50



GUSTAVE BARDY

L'ÉGLISE
ET LES DERNIERS
ROMAINS

BIBLIOTHÈQUE
CHRÉTIENNE
D'HISTOIRE



ROBERT LAFFONT

MCMXLVIII

5^e édition

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

cinquante *exemplaires sur alfa*, dont dix *exemplaires hors commerce*
numérotés de I à X et quarante *exemplaires numérotés de XI à 50*.

Nihil obstat :

Divione, die 29 decembris 1947,
M. JACQUIN, o. p., c. d.

Imprimatur :

Divione, die 30 decembris 1947.
L. VERPEAUX, v. g.



Copyright 1948, by Robert Laffont, Paris.
Tous droits réservés pour tous pays.

N° 277

AVANT-PROPOS

AUX environs de 380, l'Empire romain jette un dernier éclat, qui fait illusion sur sa solidité. Théodose le Grand vient d'accéder au trône. Sous sa main puissante, l'Orient et l'Occident sont de nouveau réunis. Les ennemis du dehors ne semblent pas à redouter, malgré la lourde défaite au cours de laquelle Valens a trouvé la mort, en 378. A l'intérieur, la situation est rendue plus difficile par quelques tentatives de révolte, mais la politique ou les armes finissent par avoir raison des candidats imprudents à l'Empire.

De son côté, l'Église, après les longues tourmentes de la controverse arienne, a retrouvé la paix ; en 381, le concile de Constantinople définit les exigences de l'orthodoxie et désigne les évêques qui en sont les témoins ou les garants. Entre l'Empire

et elle, la réconciliation paraît aussi complète que définitive. Théodose réalise le modèle achevé du prince chrétien, et il trouve dans saint Ambroise le plus avisé des conseillers, mais aussi le plus intransigeant des évêques : entre ces deux hommes d'égale valeur, également attachés à leur devoir, l'entente est complète.

Les lettres chrétiennes brillent alors du plus vif éclat. Il suffit de rappeler les noms de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostome en Orient ; de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin en Occident pour évoquer le souvenir de grands écrivains qui unissent la solidité de la pensée à la magnificence de la forme ; et ils ne sont pas les seuls, car, autour d'eux, nombreux sont les orateurs, les théologiens, les moralistes dont on pourrait rappeler les noms. Sans doute, la langue qu'ils écrivent n'est plus celle de Cicéron ou de Démosthène, mais il faudrait avoir l'esprit bien étroit pour vouloir fixer, d'une manière définitive et selon un canon arrêté, l'état de perfection d'une grammaire ou d'un style.

Entre hommes d'une même culture, il est facile de s'entendre. Les docteurs chrétiens ne se contentent pas d'avoir entre eux des relations fréquentes. Ils nouent volontiers des rapports avec les rhéteurs et les poètes païens. Sans rien sacrifier de leurs convictions religieuses, les uns et les autres s'entendent facilement dans la poursuite d'un même idéal littéraire et, plus encore, dans l'œuvre d'une même civilisation, d'une même culture. Ils croient tous à la valeur de la formation classique, et, par là même, à sa pérennité, qui trouve sa garantie dans l'éternité de l'Empire.

Cet état d'euphorie ne dure pas. En 410, les soldats d'Alaric s'emparent de Rome et pillent la vieille capitale. Les Barbares s'installent en Occident, tandis que l'Orient, mieux préservé contre leurs invasions, se replie sur lui-même et que Constan-

tinople sépare de plus en plus ses destinées de celles de Rome. Période dramatique que celle où, pour la première fois, les Romains doutent d'eux-mêmes et de leur avenir. Pour les chrétiens, surtout, se posent de redoutables problèmes de conscience : l'Église doit-elle unir indissolublement son sort à celui de l'Empire? Doit-elle, au contraire, essayer de faire bon accueil aux Barbares et s'efforcer de construire avec eux le monde nouveau? Aujourd'hui, dans le recul du temps, nous voyons nettement ces problèmes, que des contemporains ne discernaient pas avec la même netteté et qui n'en étaient pour eux que plus difficiles à résoudre. Les premiers qui les aperçoivent, comme saint Augustin, sont trop attachés à la chose romaine pour consentir de gaieté de cœur à l'abandonner, mais, tout en persistant à penser que le Goth ne saurait détruire ce que garde le Christ, ils croient encore plus à l'Église qu'à l'Empire.

Ceux qui viennent après eux, Paul Orose, Salvien, se désintéressent davantage du sort de Rome. Ils font même parfois des avances aux Barbares, qu'ils parent volontiers de toutes les vertus, tandis qu'ils accusent leurs compatriotes de tous les vices. Prise de position paradoxale, à laquelle peu d'hommes s'arrêtent. La plupart aiment mieux fermer les yeux, vivre dans de paisibles retraites et y cultiver les belles lettres, sans paraître se douter que le monde s'écroule autour d'eux. Ne soyons d'ailleurs pas trop prompts à mépriser ces grands seigneurs de la littérature : lorsque l'heure vient pour eux de se livrer à l'action, ils se souviennent qu'ils sont de vrais Romains, autant que des chrétiens solides. Ils savent vivre et mourir pour leur patrie et pour leur Foi.

A la fin du V^e siècle, aucune illusion n'est plus possible. Le triomphe des Barbares est complet : en Occident, le trône impérial est vide ; à côté de lui, car ils n'osent pas y monter,

s'installent des rois barbares. L'heure de la collaboration a sonné, et l'on voit de grands seigneurs romains, — un Boèce, un Cassiodore, — devenir les ministres de Théodoric. Boèce est encore trop romain pour accepter toutes les exigences de son roi et paye de sa tête l'indépendance spirituelle qu'il a entendu sauvegarder. Plus souple, moins attaché aux traditions, Cassiodore reste aux affaires jusqu'à la ruine de l'Empire ostrogothique. A ce moment seulement il se retire dans un cloître. On peut dire que les lettres romaines, la seule chose qui subsiste de la Romania, s'y réfugient avec lui.

Ce bref résumé suffit à montrer l'intérêt de la période que nous avons voulu décrire dans les pages suivantes. Les seuls témoins que nous avons pu interroger sont ceux qui ont écrit. On ne s'étonnera donc pas que nous ayons été contraint de procéder par analyse, de donner des monographies et de laisser aussi des sortes de vides entre nos différents chapitres. Plutôt que de recommencer une description, déjà bien connue, des événements, nous avons eu à cœur de scruter des âmes. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment ont pensé et senti les chrétiens en face de la ruine de Rome et de l'établissement des Barbares. A cette question précise, nous avons essayé d'apporter une réponse.

Le 1^{er} mai 1947.

I

AUX BEAUX TEMPS DE L'HUMANISME CHRÉTIEN (380-430)

DANS toute l'histoire de l'Église ancienne, il n'y a peut-être pas de période plus belle que les cinquante années qui s'écoulaient entre 380 et 430 environ. Une telle affirmation présente au premier abord quelque chose de paradoxal, car, dans nos souvenirs d'historiens, la fin du iv^e siècle et le début du v^e sont marqués par toutes sortes d'événements catastrophiques qui dénoncent aux moins clairvoyants l'état de décomposition dans lequel est tombé l'Empire romain : la séparation définitive de l'Orient et de l'Occident après la mort de Théodose I^{er}, la mainmise de parvenus sur l'administration, la poussée irrésistible des invasions, la conquête de Rome par les Goths d'Alaric, l'arrivée des Vandales et leur installation en Espagne et en Afrique. A ces malheurs, les

contemporains ont assurément été sensibles : saint Augustin a même dû s'atteler à la composition de *La Cité de Dieu* pour consoler ceux qu'avait troublés la prise de Rome. Mais ils ne semblent pas avoir eu l'impression qu'ils assistaient à l'écroulement d'un monde ; nul parmi eux n'a été capable d'en deviner les répercussions lointaines.

Ce qui, à ce moment, intéresse surtout les chrétiens, ce qui les comble de joie, c'est le triomphe de plus en plus assuré de l'Église, non seulement sur les vieux cultes païens, mais encore sur les hérésies les plus solides en apparence. Aux environs de 350 l'apologiste Firmicus Maternus, récemment converti de l'astrologie, pouvait encore supplier les empereurs Constance et Constant de détruire, une fois pour toutes, le culte impie des idoles.

Ces abominations, très saints Empereurs, il vous faut les extirper, les anéantir, leur appliquer les plus sévères prescriptions de vos édits. Ne souffrez pas que cette erreur funeste et insensée souille plus longtemps l'univers romain.... Certains refusent, se dérobent et souhaitent passionnément leur propre perte. Assistez tout de même ces malheureux, délivrez-les : ils périssent ! Si le Dieu d'en haut vous a confié l'empire, c'est pour que vous guérissiez ces blessures. Nous savons quel péril leur crime leur fait courir, quel châtiment est réservé à leur erreur : mieux vaut les en libérer malgré eux que de les abandonner de leur plein gré à leur perte.

Ces désirs du fougueux polémiste n'avaient pas reçu une satisfaction immédiate et, sous Julien, le paganisme avait, un moment, relevé la tête. Mais Gratien et ses successeurs mettent tout en œuvre pour achever la victoire du catholicisme. Si Gratien laisse encore les temples ouverts et ne défend pas d'y

faire des sacrifices et autres cérémonies, il décide que l'État n'en fera plus les frais ; il affecte à l'entretien de la poste impériale les appointements qu'on payait aux vestales et aux prêtres ; il attribue au fisc les terres possédées par les temples et les collèges sacerdotaux (1). En 391, Valentinien II interdit d'une manière absolue de faire des sacrifices, d'entrer dans les temples, d'adorer des statues (2). L'année suivante, Théodose I^{er} frappe le coup décisif. La loi qui doit s'appliquer à tout le monde, à tous les pays de l'Empire, frappe toutes les pratiques païennes, de quelque nature qu'elles soient (3). « Il est défendu non seulement d'immoler des victimes et de consulter leurs entrailles, même pour des motifs sans gravité, mais d'allumer des lampes, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes de fleurs en l'honneur des dieux. La loi ne se contente pas de fermer les temples des villes, elle surveille les campagnes ; elle ne veut pas qu'on entrelace des bandelettes aux branches des arbres ou qu'on dresse des autels de gazon ; elle entre chez les particuliers ; elle pénètre dans l'intérieur de la maison, que le vieux Romain regardait comme sacré, et défend qu'on y allume le feu du foyer pour honorer les lares, qu'on y brûle les prémices des repas pour les pénates, qu'on offre du vin au génie. Toute maison, dit-elle, où l'encens aura fumé appartient au fisc. Rien n'est omis, on le voit ; la proscription est complète ; le vieux paganisme n'a plus qu'à mourir (4). » Il lui faudra, d'ailleurs, de longues années, sinon des siècles, pour achever de disparaître, car les lois ne suffisent pas pour changer les mœurs ; et Théodose II sera la victime d'une étrange illusion lorsqu'en 422 il mettra en doute l'existence de païens dans l'Empire (5). Dès les environs de 400, cependant, l'arsenal législatif est complet, le triomphe de l'Église est assuré ; les fidèles jouissent avec bonheur de leur victoire.

Vers le même temps, les controverses théologiques qui ont agité le IV^e siècle et qui, à partir de 428, reprendront avec une violence accrue, sont à peu près apaisées. L'arianisme a cessé de faire des ravages dans l'Empire; il ne trouve plus guère de défenseurs que chez les Barbares, Goths ou Vandales, et ceux-ci ne sont pas encore assez puissants pour persécuter les catholiques en leur donnant à choisir entre l'apostasie et le martyre. L'apollinarisme, privé de ses chefs, est obligé de se dissimuler et d'avoir recours aux fraudes d'une littérature apocryphe pour essayer de propager sa doctrine. Le donatisme, qui n'a jamais poussé de profondes racines hors de l'Afrique du Nord, est sur le point d'être vaincu dans son pays d'origine, et la conférence de Carthage, en 411, achèvera officiellement sa défaite. Le pélagianisme, enfin, contre lequel saint Augustin ne cessera pas de lutter pendant les vingt dernières années de sa vie, ne manifesterà que peu à peu la nocivité du venin qu'il recèle et bien rares sont, à l'époque que nous envisageons, ceux qui se doutent de son importance.

Enfin, l'Église pénètre les cercles qui jusqu'alors ont été les plus réfractaires à son influence dans le passé, ceux de la noblesse et ceux de l'intelligence : ce sont d'ailleurs les mêmes, car la culture littéraire n'a pas de meilleur soutien que les membres des anciennes familles. N'essayons pas, pour l'instant, de dresser une statistique, de nous demander par exemple si, vers 384, lorsque éclate l'affaire de l'autel de la Victoire, la majorité du Sénat est, ou n'est pas, chrétienne. Contentons-nous de recueillir à ce sujet le témoignage de Prudence :

Voyez, s'écrie le poète, l'assemblée des vieux Catons prendre la robe blanche des catéchumènes et déposer les insignes du ponti-

ficat ! C'est à peine si une poignée reste encore sur la roche tarpéienne ; les autres se précipitent vers les purs sanctuaires chrétiens ; toute la curie d'Évandré court aux sources apostoliques. En tête, marchent les Annicii et les Probi. L'illustre Rome se glorifie d'avoir vu le généreux Anicius illustrer par sa conversion l'assemblée des chefs de la ville. L'héritier des Olybrii, après avoir inscrit son nom dans les fastes et revêtu le manteau brodé de palmes, ambitionne d'abaisser les faisceaux de Brutus devant les portes des martyrs et d'incliner devant le Christ la hache latine. La prompte foi des Paulinii, des Bassi n'a pas hésité à se donner au Christ et à offrir au siècle futur les superbes rejetons de leurs races patriciennes. Faut-il aussi nommer les Gracques, ces amis du peuple, eux qui, investis du pouvoir et placés à la tête du Sénat, ont ordonné d'abattre les simulacres des dieux, et, avec leurs licteurs, se sont consacrés au Christ tout-puissant (5 a) ?

Il est vrai que c'est un poète qui parle, et nous pourrions être tentés de le taxer d'exagération. Mais les faits sont là pour illustrer le témoignage de Prudence. Au début du IV^e siècle, le christianisme était la religion du bas peuple, qui parle mal et ne s'en préoccupe guère, qui multiplie les barbarismes et les solécismes sans fausse honte (6), qui a fait ses délices de la lecture de la Bible, en dépit de la grossièreté de son langage. En vain, un apologiste comme Arnobe assurait que, dans les rangs des chrétiens, on rencontrait des hommes du plus grand génie, orateurs, grammairiens, jurisconsultes, médecins et philosophes (7) : ces énumérations et ces superlatifs ne faisaient illusion à personne. Lactance, qui était un compatriote et un contemporain d'Arnobe, reconnaissait avec plus de modestie et de vérité que, d'une manière générale, l'Église recrutait ses fidèles ailleurs que dans les classes cultivées (8) et que son

infériorité sur ce point lui rendait très difficile la lutte contre les sages de ce monde (9).

Quelque cent ans plus tard, la situation a changé du tout au tout. Déjà l'*Ambrosiaster*, qui écrit à Rome aux environs de 375, fait figure d'un attardé, lorsqu'il se croit obligé de répondre sérieusement à l'accusation de sottise que les païens continuent d'adresser aux fidèles. Saint Jérôme est mieux inspiré que lui, en rédigeant les cent trente-cinq notices de son *De viris illustribus* (392), afin de montrer que les chrétiens ne le cèdent à personne en matière de belles-lettres et de haute culture. Saint Jérôme se montre ici ou là trop accueillant en inscrivant dans son catalogue des noms tels que ceux de Philon ou de Josèphe, qui étaient juifs, de Sénèque qui était païen : c'était là un péché véniel d'écrivain. Car on est bien obligé de constater qu'aux approches de 400 tout ce qu'il y a de force, de vie, d'intérêt, dans le domaine de la littérature, appartient à l'Église. A des hommes comme saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque d'Iconium, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, saint Jean Chrysostome, Synésios de Cyrène, saint Cyrille d'Alexandrie en Orient ; saint Ambroise, saint Paulin de Nole, saint Sulpice-Sévère, saint Augustin, Prudence, saint Jérôme lui-même en Occident, le paganisme ne trouve guère à opposer que des rhéteurs comme Libanius ou Thémistios, de beaux esprits comme Macrobe ou Symmaque, des versificateurs habiles comme Rutilius Namatianus ou Claudien (10).

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est que, d'un bout à l'autre du monde romain, tous les chrétiens lettrés et influents ont les uns avec les autres des relations personnelles ; ils s'écrivent, sans souci des distances, sans considération des différences d'esprit ou d'origine. De l'un à l'autre,

les nouvelles sont transmises dans toute leur fraîcheur, même celles qui nous paraissent les plus insignifiantes : qu'une jeune fille comme Démétriade rêve de consacrer à Dieu sa virginité, l'univers catholique s'en émeut : saint Jérôme, saint Augustin, le pape Innocent I^{er}, le moine Pélagie prennent aussitôt la plume pour encourager un si noble dessein. Les controverses qui trouvent en Orient leur point de départ, comme l'origénisme, mettent aussitôt l'Occident en mouvement, tandis que les problèmes soulevés en Occident, tel que le pélagianisme, ont sans aucun retard leurs répercussions en Orient. Les grands ouvrages théologiques sont partout répandus dès le lendemain de leur publication, tout au moins ceux qui ont été composés par des Grecs : des adaptateurs ou des traducteurs, saint Ambroise, saint Jérôme, Filastrius, Rufin, d'autres encore se chargent de les faire connaître à leurs compatriotes latins. La réciproque n'est pas sans exemple : la vie de Paul de Thèbes et le *De viris illustribus* de saint Jérôme, la vie de saint Martin par Sulpice-Sévère trouvent en Orient d'innombrables lecteurs. Constamment, les grandes routes internationales sont sillonnées de courriers, chargés de porter d'un bout du monde à l'autre des consultations théologiques ou exégétiques ; de pèlerins qui se rendent aux lieux saints de la Palestine ou de Rome ; d'ascètes, désireux de mener une vie parfaite dans les solitudes de l'Égypte, ou dans les laures de la vallée du Jourdain, ou d'enseigner à la Gaule les merveilleux exploits des Pères du désert ; de moines gyrovagues ou d'aventuriers en quête d'un évêché, que sais-je encore ? Par tous ces intermédiaires, se nouent entre les maîtres de la pensée chrétienne, ou simplement entre les fidèles les plus connus par leur naissance ou par leur sainteté, des liens de plus en plus complexes, de plus en plus subtils,

et ces rapprochements constituent un des traits dominants des beaux temps de l'humanisme chrétien.



Dès le premier coup d'œil, on aperçoit, en dehors de Rome, trois centres d'attraction particulièrement importants : Milan, Bethléem et Hippone. Saint Ambroise de Milan meurt peu de temps après l'élévation de saint Augustin au siège épiscopal d'Hippone ; mais on sait les relations confiantes qui ont rapproché, en un moment décisif, ces deux hommes séparés par l'âge autant que par les conditions sociales et le tempérament intellectuel ; après avoir été un peu gêné par l'accueil épiscopal d'Ambroise (11), Augustin s'est laissé conquérir par sa vertu, par sa science, par son éloquence, et c'est de lui qu'il a reçu le baptême. Par contre, saint Jérôme n'a jamais aimé l'évêque de Milan, qu'il n'a guère fait qu'entrevoir au concile romain de 382 ; il ne s'est pas contenté de parler de lui avec une froideur marquée dans le *De viris illustribus* (12) ; il l'a encore accusé de plagiat et lui a donné, sans aucune retenue, des noms d'oiseaux qui sont pour le moins déplaisants (13). Les relations du solitaire de Bethléem avec saint Augustin ont commencé par n'être pas meilleures : il lui a fallu beaucoup de temps pour accepter la généreuse amitié de l'évêque d'Hippone ; des incidents fâcheux, des malentendus prolongés ont retardé entre eux la bonne entente et, jusqu'au bout, saint Jérôme gardera à l'égard de saint Augustin une attitude protectrice, que n'explique pas la seule différence d'âge (14). Les rapports qui existent entre les trois grands docteurs occidentaux sont, en quelque sorte, la trame sur laquelle nous allons voir se tisser une magnifique étoffe.

Saint Ambroise doit une partie de son autorité à l'importance religieuse autant que politique du siège qu'il occupe. Comme métropolitain, il est amené à intervenir dans toutes les questions qui intéressent ses suffragants ; il convoque des conciles ordinaires ou extraordinaires ; il indique aux évêques de la province d'Émilie la date de Pâques ; il s'efforce de ramener la paix dans l'Église de Verceil ; il consacre les évêques Félix de Côme, Gaudence de Brixia, Vigile de Trente, Anémus de Sirmium, Constance de Claterna, Chromatius d'Aquilée, Honorius de Verceil. Comme évêque de la résidence impériale, il a constamment affaire à Gratien, à Valentinien II, à Théodose et, à certains moments, il exerce sur eux une influence telle qu'il paraît jouer le rôle d'un premier ministre.

D'autre part, il s'impose au loin et sa réputation lui vaut de précieux témoignages de confiance. Au début de son épiscopat, il écrit à saint Basile de Césarée pour lui demander les reliques de son prédécesseur, saint Denys, mort en exil, et saint Basile lui répond en glorifiant Dieu de lui avoir donné à conduire le navire de l'Église du Christ, de l'avoir élevé d'entre les magistrats de ce monde à la chaire des Apôtres. Puisse le nouvel évêque de Milan combattre le bon combat, corriger les mauvais plis que la folie arienne a peut-être donnés à son peuple, restaurer les voies anciennes des Pères (15). Des relations aussi bien commencées n'ont pourtant pas de suite : lorsque, plus tard, saint Basile reprend avec l'Occident de difficiles négociations en vue de rétablir la paix dans l'Église d'Antioche, divisée par un schisme lamentable, il n'a pas un mot d'affection pour son lointain collègue de Milan.

Les rapports d'Ambroise avec Théophile d'Alexandrie sont exclusivement officiels. L'évêque de Milan a toujours attaché la

plus grande importance à la communion de l'Église d'Alexandrie : en 381, il a tenu à rappeler, non sans y insister un peu fortement, que l'Église de saint Marc n'a pas cessé d'être unie à celle de saint Pierre et à l'Occident entier (16). Lorsque, en 392, un concile se réunit à Capoue pour examiner, une fois de plus, la situation douloureuse des catholiques d'Antioche, il fait décider que le jugement définitif sera remis à l'évêque d'Alexandrie : Théophile et lui échangent alors des lettres à ce sujet ; mais cette correspondance, qui nous est parvenue incomplète (17), ne renferme pas de traits personnels ; aucune sympathie ne s'y découvre entre deux hommes séparés par le tempérament autant que par la distance.

Plus caractéristique de l'influence d'Ambroise est l'arrivée à Milan de deux nobles Persans qu'y a attirés la réputation de l'évêque. Les visiteurs ont à lui poser de nombreuses questions destinées à éprouver sa sagesse, et ils s'entretiennent avec lui de la première heure du jour à la troisième heure de la nuit ; puis, dès le lendemain, après avoir pris congé de l'empereur, ils partent pour Rome, où ils doivent faire la connaissance de Probus (18). Un autre Persan, nommé Jacques, est également connu d'Ambroise, qui le recommande à un évêque de Campanie, Sévère : Jacques désire, en effet, se retirer dans cette province pour y servir Dieu, loin des troubles et des inquiétudes du monde (19). La renommée d'Ambroise se répand jusqu'au pays des Marcomans : un chrétien d'Italie, arrivé dans les États de la reine Fritigil, lui parle, un jour, du grand évêque, et cette princesse conçoit pour le serviteur de Dieu une si haute estime qu'elle lui envoie aussitôt des ambassadeurs, chargés de lui remettre des présents pour son Église et de lui demander les instructions nécessaires afin de préparer la conversion de leur souveraine. Lorsque Fritigil a reçu la

réponse attendue, elle décide de venir elle-même à Milan, mais elle n'y arrive qu'après la mort du saint (20).

Rappelons enfin qu'Ambroise a noué des liens d'affection avec saint Paulin de Nole. Dès les environs de 386, celui-ci a passé par Milan, et l'ami de saint Augustin, Alypius, rappelle dans une de ses lettres qu'il a alors entendu parler de lui (21). Lorsque le grand seigneur converti se retire définitivement du monde et s'installe à Nole, auprès du tombeau de saint Félix, la nouvelle apporte une grande joie à Ambroise, qui se hâte d'en faire part à un ami, Sabinus de Plaisance, et l'invite à se moquer avec lui des regrets que pourrait inspirer aux profanes une retraite aussi méritoire (22). Paulin, de son côté, parle d'Ambroise comme de son admirable père et de la source de tout ce qu'il a lui-même de bon ; il ajoute que, naguère, l'évêque de Milan a souhaité l'agrèger à son clergé, de telle sorte qu'en quelque lieu qu'il se trouve il soit censé faire partie de l'Église de Milan (23). S'il a cru devoir décliner cette offre, son refus n'a en rien diminué l'intimité et l'affection réciproque des deux hommes ; et, lorsque Ambroise découvre miraculeusement les reliques de saint Nazaire, il envoie à son ami de Nole une part des précieux restes (24).

Plus encore que saint Ambroise, saint Augustin a des relations dans tous les pays où se trouvent des chrétiens. Pendant son épiscopat, la petite ville d'Hippone devient le rendez-vous des représentants de tout ce qui compte alors dans l'Église. De l'Orient et de l'Occident arrivent à tout instant des lettres qui soulèvent les problèmes les plus variés, sinon les plus inattendus, de la théologie, de l'exégèse, de la philosophie. Avec une inlassable patience, Augustin répond à tous les désirs. Nous possédons de lui quelque deux cent vingt lettres qui s'éche-

lonnent sur une période de plus de quarante années, de 386 à 429, et nous sommes certains qu'une partie considérable de sa correspondance a disparu.

Naturellement, ce sont les Africains qui tiennent la plus grande place dans ces lettres : amis de jeunesse, rappelés à Dieu dès la fleur de l'âge, comme Nébridius, ou devenus ses collègues dans l'épiscopat, comme Alypius de Thagaste et Evodius d'Uzalis ; évêques soucieux de connaître son opinion et de régler leur attitude sur la sienne ; prêtres ou diacres avides de renseignements sur les méthodes catéchétiques, sur l'usage de la rhétorique dans la prédication, sur la liste des hérétiques. Une bonne partie du clergé africain défile ainsi devant nous, et un nombre plus élevé encore de ses membres est cité dans les lettres.

A côté des orthodoxes, voici des hérétiques ou des schismatiques, des donatistes surtout, comme Vincent de Cartenna, Proculéien d'Hippone, Crispinus de Calama, Lucidius de Césarée, Januarius des Cases-Noires : Augustin n'a pas de plus grand désir que de les amener à l'unité catholique. Toutes les fois que la chose est possible, il engage avec eux des discussions et, lorsqu'il ne parvient pas à les joindre, il tient à leur écrire. Il agit de même avec les manichéens, avec les ariens comme Pascentius (25) et Elpidius (26). Les païens eux-mêmes n'hésitent pas à s'adresser à lui : au nombre de ses correspondants figurent le grammairien Maxime de Madaure (27), le philosophe Longinien (28), le noble Volusien (29).

Citons ensuite de hauts fonctionnaires, car la stricte application des lois impériales sur la répression du paganisme et de l'hérésie exige une collaboration constante entre l'épiscopat et l'administration. Saint Augustin, qui connaît aussi bien que personne les règles protocolaires, donne à chacun de ses cor-

respondants le titre fixé par l'usage ; mais il arrive souvent que des relations cordiales et confiantes rapprochent l'évêque et les représentants de l'autorité civile ; derrière les formules officielles, nous entrevoyons alors l'affection la plus sincère et la plus vraie. En 411, le tribun Marcellin a été chargé de présider, au nom de l'empereur, la conférence contradictoire qui met en présence les évêques catholiques et les évêques donatistes, et qui doit officiellement dirimer la controverse. Il s'est acquitté de cette délicate mission avec tant de sagesse que saint Augustin se lie d'amitié avec lui et, pendant quelque temps, ne publie aucun ouvrage sans penser à lui : il lui dédie les premiers livres de *La Cité de Dieu* ; il cède à ses sollicitations en faisant paraître les chapitres déjà rédigés du *De Trinitate* ; et lorsqu'en 412, à la suite d'un injuste procès, Marcellin est condamné à mort pour rébellion et exécuté, il en éprouve un profond chagrin. Plus émouvants encore sont ses rapports avec le comte Boniface, qui commande l'armée romaine d'Afrique au moment où l'invasion vandale s'avère menaçante. Augustin, qui l'a sauvé du découragement après la mort de sa femme, ne le voit pas sans douleur épouser en secondes noces une arienne ; son chagrin est accru par la trahison du comte, qui n'hésite pas à pactiser avec les Barbares au lieu de les combattre, et rien n'est plus émouvant que les lettres où il le met en face de ses responsabilités avec autant de force que de discrétion.

Rappelons enfin la foule des consultants de tout rang et de toute qualité : des moines qui veulent être renseignés exactement sur les problèmes de la grâce, de la prédestination des saints, de l'utilité des corrections, et demandent à l'évêque d'Hippone des explications détaillées sur ces problèmes (30) ; des religieuses qui refusent d'obéir à leur supérieure et à qui il

faut envoyer une règle de vie (31) ; des femmes dévotes qui dissipent leurs biens en aumônes, à l'insu de leurs maris (32) ; des pères de famille, préoccupés à juste titre des futurs mariages de leurs filles (33) ; de charitables chrétiennes qui lui offrent des cadeaux parfaitement inutiles (34) ; des lecteurs, connus ou inconnus, qui sollicitent de lui la copie de ses ouvrages ou réclament de nouveaux traités sur toutes sortes de sujets (35) ; des jeunes gens qui l'interrogent sur leurs études (36). On n'en finirait pas de rappeler les noms des correspondants africains de saint Augustin et la multiplicité des questions sur lesquelles ils l'interrogent.

Il va sans dire que les relations de saint Augustin s'étendent bien au delà de l'Afrique et qu'on recourt à lui de toutes les parties de l'Occident chrétien. Les premières familles de Rome, les *Valerii* et les *Anicii* en particulier, le regardent comme une sorte d'oracle. Les *Valerii* possèdent en Afrique des biens considérables. Publicola, le fils de Mélanie l'ancienne, s'inquiète un jour de la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ses fermiers : c'est l'évêque d'Hippone qui éclaire sa conscience. Mélanie elle-même, après son retour de Jérusalem, où elle a passé de longues années dans la pratique de la pénitence et des bonnes œuvres, séjourne quelque temps en Afrique ; elle a la grande douleur d'y voir mourir son fils : la résignation dont elle fait preuve en cette circonstance est pour Augustin un sujet d'édification. Puis quelques années se passent ; Pinien, sa femme, Mélanie la jeune, et sa belle-mère, Albine, passent la mer pour échapper aux Barbares qui déferlent à travers l'Italie et pour vendre leurs propriétés afin de mieux servir le Christ dans la pauvreté. Ils s'établissent provisoirement à Thagaste, où saint Augustin s'excuse de ne pouvoir leur rendre visite. Ce sont eux qui viennent alors à Hippone, et mal leur en prend,

car les fidèles de cette ville veulent contraindre Pinien à recevoir l'ordination sacerdotale ; ils ne consentent à le laisser tranquille que sur sa promesse de ne jamais se laisser agréger au clergé d'une autre ville (37). D'ailleurs, lorsque Pinien a achevé de se dépouiller, lorsqu'il est devenu un véritable pauvre, il cesse d'intéresser la cupidité des gens d'Hippone, et ceux-ci le laissent aller sans plus s'en inquiéter.

Eux aussi, les *Anicii*, ou du moins quelques membres de cette vénérable famille, passent en Afrique après la prise de Rome : Proba Faltonia, la veuve de Probus, ancien préfet du prétoire et consul en 371 ; sa belle-fille, Julienne, veuve d'Olybrius, un des fils de Proba, qui a été consul en 395 ; sa petite-fille, Démétriade, viennent alors se retirer à Carthage, où elles se sentent en sécurité, et, naturellement, saint Augustin ne tarde pas à faire la connaissance de personnes aussi pieuses que distinguées. Dès 411-412, il écrit à Proba deux lettres, l'une sur la manière de prier (38), l'autre sur la manière de tirer profit des épreuves temporelles (39). Un peu plus tard, lorsque Démétriade, renonçant spontanément à l'espoir d'un mariage brillant, décide de prendre le voile des vierges, Augustin tient encore à féliciter sa mère et son aïeule d'une vocation qu'elles ont suscitée et encouragée (40) ; quelques mois après, il rédige, à la prière de Julienne, un véritable traité *Sur le bien de la viduité*. Il ne cesse pas de veiller désormais sur la fidélité d'une famille qui lui est chère entre toutes : lorsqu'il apprend la faveur dont on y entoure le moine Pélage, sans se douter du danger que ses doctrines font courir à la foi, il se hâte d'écrire une fois de plus à Julienne pour la mettre en garde contre des menées fallacieuses (41).

Bien qu'il soit né en Aquitaine, saint Paulin de Nolè est apparenté aux *Anicii*, et il a déjà rempli les plus hautes fonc-

tions dans l'Empire lorsqu'il se retire du monde avec sa femme Therasia. De la petite ville de Nole, aux portes de laquelle il a installé son monastère, il entretient une correspondance suivie avec l'évêque d'Hippone, qui essaie vainement de l'attirer en Afrique (42), et il connaît personnellement plusieurs de ses amis non seulement son ancien protecteur Romanien (43), et le fils de ce dernier, Licentius (44), mais ses collègues Possidius de Calama (45) et Alype de Thagaste (46). Dans sa correspondance passent et repassent à tout instant les noms qui nous sont les plus familiers.

Comme de l'Italie, lettres et visiteurs affluent également de la Gaule et de l'Espagne. Paul Orose est un Espagnol. Chassé de son pays à la suite des invasions barbares, il s'arrête en Afrique tout exprès pour voir saint Augustin et, dès lors, il s'attache à lui, en dépit de ses protestations d'humilité (47). Lorsque éclate la controverse donatiste, il est envoyé en Orient par son illustre ami pour prendre en main la cause de l'orthodoxie ; il est vrai que son ignorance du grec lui joue de mauvais tours et qu'il se laisse tromper par les évêques palestiniens, réunis en 415 à la conférence de Jérusalem. Il est mieux inspiré lorsque, sur le conseil d'Augustin, il donne, dans ses *Histoires*, un complément à *La Cité de Dieu*, pour mettre en relief le caractère providentiel des invasions barbares. A côté d'Orose, d'autres Espagnols peuvent être cités ici : les évêques Paul et Eutrope, qui présentent un jour à saint Augustin un traité contre les hérésies (48) ; Consentius, qui lui envoie d'importants renseignements sur la secte priscillianiste et qui reçoit de lui, avec le livre *Contre le mensonge*, une longue lettre sur l'état du corps de Jésus-Christ et des bienheureux dans le ciel (49) ; Cérétius, qui lui fait connaître de nouveaux détails sur le priscillianisme et sur un de ses défenseurs, Argyrius (50).

Les Espagnols s'intéressent surtout aux disciples de Priscilien. En Gaule, on se préoccupe davantage des problèmes relatifs à la grâce; dès 416, Augustin écrit à ce sujet à l'évêque de Narbonne, Hilaire (51). Plus tard, vers 429, un autre Hilaire qui avait, semble-t-il, habité la Sicile aux environs de 415 et était resté dans l'état laïque, se joint à Prosper d'Aquitaine pour prier l'évêque d'Hippone de répondre aux erreurs des hérétiques marseillais, ce qui leur vaut l'envoi des livres *Sur la prédestination des saints* et *Sur le don de persévérance*. Gaulois lui aussi, Léporius a été accusé dans son pays de soutenir des doctrines erronées sur la personne du Christ. Étant venu en Afrique, il y entre en relations avec saint Augustin et saint Aurèle de Carthage, qui sont assez heureux pour lui faire signer une rétractation.

Les horizons d'Augustin s'étendent jusqu'à l'Orient : il écrit à Hésychius de Salone sur la fin du monde et le jour du jugement dernier (52), à Jean de Jérusalem, à propos du pélagianisme (53), à saint Cyrille d'Alexandrie. Il écrit surtout à saint Jérôme, et l'on sait, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, l'intérêt d'une correspondance engagée sous d'assez fâcheux auspices et poursuivie, durant de longues années, dans le calme d'une confiance réciproque : c'est à lui et à son ami Alypius que sont adressés les derniers mots tombés de la plume du vieux lutteur :

Nos saints fils communs, Albine, Pinien et Mélanie vous saluent très fort. Cette courte lettre, je vous la fais porter de la sainte Bethléem par le saint prêtre Innocent. Votre petite-fille Paula vous demande avec larmes de vous souvenir d'elle et vous salue beaucoup. En bonne santé et vous souvenant de moi, mes Seigneurs, que la clémence du Christ vous protège, Seigneurs vraiment saints et Pères vénérables par l'affection universelle (54).

Si grande est la réputation dont il jouit en Orient que, seul parmi les évêques d'Occident, il est l'objet d'une invitation personnelle à prendre part au concile d'Ephèse contre Nestorius : il n'eut pas la joie de recevoir cette invitation ; il était, depuis quelques mois, retourné à Dieu lorsqu'elle parvint à Hippone.

Pour larges que soient les relations de saint Augustin, elles paraissent peu de choses à côté de celles de saint Jérôme. Celui-ci est vraiment extraordinaire, car il connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Au cours de son premier séjour en Orient, il a vécu à Antioche, où il a retrouvé Evagrius, où il a vu Paulin, Méléce et aussi Jean, le futur évêque de Constantinople, qui s'essayait alors à l'ascétisme ; où il a suivi les leçons exégétiques d'Apollinaire de Laodicée, en dépit de la réputation d'hérésie qui s'attachait dès lors à son enseignement doctrinal. A Constantinople, il a fait la connaissance de saint Grégoire de Nazianze, dont il a entendu les éloquentes homélies (55), de saint Grégoire de Nysse, qui lui a donné lecture de son traité *Contre Eunomius* (56), de saint Amphiloque d'Iconium, qui lui a communiqué son livre sur le Saint-Esprit (57), et sans doute de beaucoup d'autres orientaux encore, puisqu'il se trouvait dans la capitale au temps du concile de 381. Lorsqu'il revient à Rome en 382, il y est accompagné de Paulin d'Antioche et d'Épiphanes de Salamine. Bien vite, il est populaire à Rome où il a fait ses études et où, depuis longtemps, il a de nombreuses relations : il devient le secrétaire du pape saint Damase ; il explique l'Écriture Sainte aux pieuses dames qui se réunissent autour de Marcella dans le palais de l'Aventin : Albina, Asella, Paula et ses deux filles : Eustochium et Blésilla ; il fréquente la noblesse : les sénateurs Pammachius, Océanus,

Domnion, Flavius Dexter, à qui il dédiera le *De viris illustribus*, Magnus, orateur de la ville de Rome, et bien d'autres que nous retrouverons. Il est obligé, après la mort de Damase, de repartir pour l'Orient : il commence par y revoir ses anciennes connaissances, saint Épiphané à Salamine de Chypre, Paulin et Evagrius à Antioche; en Égypte, il visite les célèbres monastères de Nitrie; à Alexandrie, il s'attache à Didyme, dont il suit les leçons pendant quelques semaines. Lorsque, enfin, il se fixe pour toujours à Bethléem, en 386, il est connu dans la chrétienté entière.

Sa réputation ne fait que croître avec les années. Il n'est pas un évêque comme Augustin ou Ambroise, il n'est même pas, au sens strict, un théologien ; mais ses travaux sur la Bible le désignent pour résoudre toutes les questions que peut soulever l'étude des Livres Saints et, de toutes parts, lui arrivent les consultations. Sa haute vertu fait de lui un conseiller écouté par ceux et celles qui désirent suivre les voies de la perfection. Ses connaissances linguistiques lui permettent d'être l'intermédiaire le plus autorisé entre l'Orient et l'Occident et de faire connaître aux Latins les ouvrages rédigés en grec, ou, mieux encore, de les mettre au courant des questions qui agitent la Paléστine et l'Égypte. Il ne faut pas oublier, enfin, que Jérusalem et Bethléem, sont, dès ce temps, le but de pèlerinages fréquents :

Quiconque, en Gaule, occupe le premier rang y accourt. Le Breton, séparé de notre monde, dès qu'il progresse dans la piété, abandonne le soleil occidental et recherche ce lieu qu'il ne connaît que par l'Écriture et la renommée... A quoi bon énumérer les Arménies, la Perse, les peuples de l'Inde et de l'Éthiopie, l'Égypte toute proche, fertile en moines, le Pont et la Cappadoce,

la Cœlésyrie et la Mésopotamie, tous les essaims de l'Orient qui selon le mot du Sauveur : « Où se trouvera le corps se rassembleront les aigles », accourent en ces lieux et nous offrent l'exemple des différentes vertus (58) ?

Plusieurs de ces pèlerins se fixent définitivement en Palestine, mais la plupart d'entre eux, après un séjour plus ou moins prolongé, rentrent dans leur pays natal, et ils y apportent les lettres ou les traités que le moine de Bethléem a écrits avec une infatigable ardeur.

Naturellement, la plupart des lettres de saint Jérôme vont à Rome, où il a laissé ses meilleurs amis. Paula et Eustochium l'ont accompagné à Bethléem, mais Marcella n'a pu se décider à abandonner la capitale : Jérôme lui écrit maintes fois pour l'encourager à la perfection ou pour satisfaire sa curiosité sur l'Écriture Sainte (59). D'autres femmes de haute piété bénéficient de sa direction spirituelle : Principia, la compagne de Marcella, à qui il adresse une longue exposition mystique du psaume 44 (60), Fabiola qui, après avoir essayé de vivre à Bethléem, finit par regagner Rome et par y mourir (61) ; Laeta, la belle-sœur d'Eustochium, à qui il envoie de sages conseils pour l'éducation de sa fille (62).

C'est à Rome qu'habite également le sénateur Pammachius : il avait été, dans sa jeunesse, un compagnon d'études de Jérôme ; puis les circonstances avaient momentanément séparé les deux camarades. D'autres circonstances amenèrent un rapprochement ; et, dès lors, Pammachius devient l'intermédiaire entre Jérôme et le public romain toutes les fois qu'il s'agit d'engager une nouvelle controverse, d'attaquer un adversaire, de défendre le dogme ou la morale menacés par des sectaires. C'est lui qui signale à Jérôme l'émotion provoquée

par le traité contre Jovinien où semblait compromise la sainteté du mariage (63) ; c'est lui qui réclame une traduction nouvelle de *De principiis* d'Origène pour corriger ce que la version de Rufin a d'insuffisant ou de défectueux (64) ; et, durant la période aiguë de la controverse origéniste, c'est lui qui est chargé de communiquer les explications, plus ou moins embarrassées parfois, que son ami désire faire connaître à l'Occident.

Auprès de lui apparaissent d'autres correspondants romains de Jérôme : les papes Anastase, Innocent, Boniface ; Océanus, à qui il faut répondre sur les candidats à l'épiscopat qui, contrairement aux prescriptions de saint Paul, ont été mariés deux fois (65) ; le prêtre Évangelus qui lui a demandé son avis sur Melchisedech (66) et sur les privilèges des diacres (67) ; Magnus, orateur de la ville de Rome, qui se demande pourquoi les écrivains chrétiens se croient permis de citer dans leurs ouvrages des auteurs profanes (68) ; Gaudentius qui ne sait trop comment diriger l'éducation de la petite Pacatula (69) ; Dardanus, deux fois préfet de prétoire, qui s'inquiète au sujet de la Jérusalem céleste (70).

D'autres lettres de saint Jérôme vont jusqu'au fond de la Gaule : un jour, le moine Apodemius lui apporte une série de questions que posent des fidèles de ce pays, Hédybia, Algasia, Rusticus et sa femme Artémia, Agérochia ; une autre fois, le diacre Sisinnius arrive de Toulouse pour distribuer en Palestine d'abondantes aumônes de la part de son évêque Éxupère et pour demander au savant homme de Bethléem des explications exégétiques. Il faut répondre, naturellement, à ces correspondants occasionnels et à leurs semblables ; Jérôme ne se fait pas prier pour rendre les services qu'on lui demande

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR ROBERT LAFFONT,
ÉDITEUR A PARIS, SUR
LES PRESSES DE L'IM-
PRIMERIE CRÉTÉ, A
CORBEIL LE 2 JUILLET
MCMXLVIII

6937-48. — C. O. L. 31-1631.
Dépôt légal : 3^e trim. 1948.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

